

Cherry Bomb

Lucile de Pesloüan

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Pesloüan, L. (2019). Cherry Bomb. *Moebius*, (160), 105–117.

cherry bomb

Lucile de Pesloüan

Ce qui nous arrive possède une telle avance que nous ne pouvons jamais le rejoindre et connaître sa véritable apparence.

Sophie CALLE
Des histoires vraies

Quelqu'un parle et un souvenir jaillit. J'entends « croissant » et d'un coup j'ai neuf ans, je suis avec mon grand-oncle J. qui me fait croire que j'en ai réclamé une douzaine dans mon sommeil. Ça sent le beurre dans la cuisine. Tu entends « croissant » et, toi, tu atterriras peut-être directement à la table dominicale devant le bol de chocolat chaud de ton enfance. Une amie me dit qu'elle a rendez-vous et mon esprit divague. Je me retrouve devant la secrétaire de la clinique médicale à lui dire que j'ai un rendez-vous à la clinique sans rendez-vous. Toi, tu penseras peut-être à deux malfrats dans une ruelle mal éclairée.

Je voyage dans le sable de ma mémoire grâce à des mots qui en ont la clé. Certains souvenirs rejaillissent régulièrement. Certains trop régulièrement même. J'ai beau vouloir les chasser, ils reviennent inlassablement, me piquent le ventre, me tordent les boyaux. Certains reviennent de loin, de je ne sais plus trop où, je m'en réjouis, je les effleure et ils repartent.

Depuis quelque temps, je tiens un catalogue des mots clés de ma mémoire. Quand de petites bombes agréables jaillissent dans mon cerveau, je les consigne dans un carnet, je les conserve, avec le mot qui m'a permis de les retrouver. Je classe ces petites fiches par ordre alphabétique et je peux les rappeler à moi, facilement, quand bon me semble.

BICHE

Je suis au chalet avec des amis. À côté du lac, une petite plage, un petit bois: image d'Épinal. La propriétaire nous dit que tôt le matin des biches et des cerfs viennent se rafraîchir au bord du lac, sous les arbres. Cette scène s'annonce mythique, je veux la voir. Je me lèverai le lendemain aux aurores avec mon amie M.

Encapuchonnées pour ne pas nous faire manger par les moustiques, je nous vois toutes les deux assises, épaules collées, genoux remontés au menton, attendant les biches.

Elles ne sont, bien sûr, jamais venues.

BOUCLETTES

Stationnement de boîte de nuit, vingt-trois heures. C'est peut-être la deuxième fois qu'on vient ici. S. se sèche les cheveux pour les faire boucler avec le petit ventilateur de la voiture. Ça sent le spraynet. Je ris aux éclats.

BOUTON D'URGENCE

J'ai sept ou huit ans. Je m'ennuie dans cette chambre aseptisée, blanche et sérieuse, que mon grand-père occupe à l'hôpital. Je vais à la salle de bain. Assise sur la lunette des toilettes, mes pieds touchent à peine le sol, j'entends les voix des adultes bourdonner der-

rière la porte. Je remarque un bouton rouge, un bouton rouge qui ressemble à un bouton de Playmobil. Il est rond, en relief et luisant. Il m'appelle. J'essaye de résister, mais il me pousse : « Appuie ! Appuie ! » Je n'en peux plus et m'exécute. Bonheur immédiat : clignotements, lumières, dégradés d'orangés, de jaunes, de rouges. Quasiment au même instant, une infirmière débarque dans la chambre et interrompt ma rêverie. Je l'entends s'inquiéter : « Que se passe-t-il ? » Elle ouvre la porte et ma famille me découvre, aussi rouge que le bouton d'urgence, dans la salle de bain.



BRAS LONG (LE)

Je suis à la piscine publique avec ma mère et ma copine E. Je dois avoir seize ans.

Il y a des gars qui nous zieutent, on ne fait pas trop attention. Puis on sort, on va se changer. Je partage ma cabine avec E., les vestiaires sont mixtes. Des garçons sont dans la cabine d'à côté et escaladent le mur pour se rincer l'œil. On pousse des cris, on les somme de partir, on n'est pas très fières. Ma mère, déjà prête, nous attend à la sortie. Elle entend ce qui se passe et, ne faisant ni une ni deux, force leur porte et les incendie de remontrances. Ils ont peur. Elle termine en lançant d'un ton assassin : « Si je veux, je peux vous faire expulser de la piscine à tout jamais. J'ai le bras long ici. »

Nous marchons vers la voiture en silence. Je suis fière d'elle.

CENDRES



Mon chat O. est mort, je décide de disperser ses cendres dans la ruelle où il aimait tant aller jouer des heures durant. Le sac de cendres est lourd dans ma paume, il y en a bien plus que je ne pensais. Je commence à saupoudrer la matière grise au pied des arbres. Il y a un chat qui sort d'un fourré. Je le reconnais, c'est P., le chat de la voisine, qui vient souvent à la maison. Il me suit. Puis c'est un autre petit chat roux qui arrive, et encore un autre, et encore un autre, et aussi celui-là que je n'avais jamais vu. Je suis bientôt suivie de

sept chats qui m'observent déverser les cendres d'O. dans notre ruelle.

CHEVAUX (PETITS)

C'est l'été et je suis en Italie dans les pages d'un roman. Sara, Gina et Diana sont mes amies, pourtant je me cache derrière les rochers pour épier leur histoire. Chaleur torride. Tout est lent, je ne rêve que de manger des tomates et de me baigner dans la mer. Ça sent l'amour, la torpeur, l'ennui, la canicule. Je ne peux pas sortir des lignes, je n'en ai que les sensations. *Les petits chevaux de Tarquinia* est le premier roman de Marguerite Duras que j'ai lu.

COURSE D'ORIENTATION

Tout de suite, c'est l'angoisse. J'ai mal au ventre. Je suis au milieu de la forêt humide avec un chronomètre et une carte indéchiffrable. L'école est sûrement à huit cents mètres, pas

plus, mais je suis seule, je n'ai trouvé aucune balise, je ne sais pas me servir de la boussole, ma carte est mouillée, j'ai peur.

DÉCHIRURE

Je me suis fait enlever un corps étranger dans le sein droit il y a quelques années. J'ai deux cicatrices, très discrètes. J'ai parfois l'impression que celle sous mon sein va se déchirer et que du sang, de la chair ou des ganglions vont se déverser sur ma table d'écriture.

ÉLASTIQUE

Dernière année au primaire, les adultes veulent nous montrer ce qui nous attend. On part explorer l'école secondaire pour la matinée, on mange même au réfectoire. Mon envie de jouer se fait de plus en plus pressante et c'est apparemment quelque chose d'inconcevable à réaliser ici et maintenant. Les enfants

discutent en marchant ou sont assis par terre. Dans le rang, je n'en peux plus et je me mets à sauter sur les lignes peintes de l'asphalte. Mes amis m'arrêtent et me chuchotent en regardant par-dessus leurs épaules: «Tu ne peux pas jouer à l'élastique. Pas ici.»

HÉLIUM

S. arrive de l'aéroport. C'est la deuxième fois qu'elle vient me voir à Montréal. J'ouvre la porte et je la vois sur le palier avec un ballon gonflé à l'hélium en forme de cœur. Les larmes me montent aux yeux, je tremble et j'éclate de rire.



LESBIENNE

Je suis au lycée, j'ai une nouvelle amie, elle est en sport-étude judo. On s'écrit des lettres le soir et on se les échange le lendemain. J'ai toujours aimé les relations épistolaires. Un matin, alors qu'elle part pour une compétition, je lui donne ma lettre près du bus. Et là, elle me dit: «Sois discrète! Les autres vont penser qu'on est lesbiennes!» Je n'ai plus du tout eu envie de lui donner ma lettre...



LOUIS (FRÈRE)

Un midi, à l'école, alors que je cours dans les escaliers,

Frère Louis, un enseignant que personne n'aime beaucoup, m'attrape par le poignet pour me dire: «Tu ferais bien d'arrêter de porter des minijupes, toi! Parce que tu excites les garçons et ils vont finir par être privés de sortie scolaire.»

J'ai vite retiré mon poignet et j'ai couru de plus belle pour rattraper ma classe et ne pas être en retard à mon cours de français de deuxième secondaire.

LUNE – SOLEIL

C'est la kermesse de mon école primaire, un chaud dimanche de juin. Je regarde les élèves costumés danser sur la chanson *Le soleil et la lune* de Charles Trenet. Je suis bouche bée devant le spectacle. Plus rien n'existe autour de moi. Je comprends tout, je m'identifie à la lune, au soleil, à ces enfants déguisés, à Charles Trenet.

Le bonheur est un astre volage

*Qui s'enfuit à l'appel de bien
des rendez-vous
Il s'efface il se meurt devant
nous*

LUNETTES

Je me suis préparée à porter des lunettes. Je vois mal de toute façon. Elles vont m'aider et me faire du bien. Elles seront roses. Même mon boîtier à lunettes sera rose. Je les ai déjà choisies.

Ce matin, on va les chercher. Chantal, l'opticienne excentrique avec ses lunettes rouges en œil de chat, les pose sur le bout de mon petit nez. J'ai cinq ans. Je me regarde dans le miroir. OK. Je les enlève pour les mettre dans leur boîtier. On me dit : « Ah ! Non, non, non, maintenant, tu les portes. Tu dois les porter tout le temps. » OK.

En arrivant à la maison, je vois tous mes voisins jouer dehors, c'est samedi, il fait beau et chaud. Ils ont

construit des cabanes. Je me rapetisse derrière la vitre arrière de la voiture. Je ne veux pas montrer ma nouvelle tête comme ça. Il me semble que cette scène doit se jouer de manière beaucoup plus intime avec seulement E. et S., mes amies chéries. Je rentre en catimini dans la maison.

Je ne me rappelle pas la scène où je suis apparue en public avec mes lunettes roses.

MAGINOT



Tout de suite, j'ai en tête une tranchée, des poilus, des fusils, la guerre, la fumée. Mais je pense

aussi immédiatement à la méthode de contraception Ogino. Enfant, je confondais toujours les deux!

MARLA

M., quatre ans et demi, est assise à mon bureau. On lui a mis un coussin sous les fesses. Elle tape frénétiquement à l'ordinateur et remplit la page de couleurs. Je lui demande ce qu'elle écrit. Elle me répond: «Ben, j'écris de la poésie, Tatilou!»

MÉLANCOLIE

Petite, je notais mes citations préférées dans un carnet. On se les échangeait à l'école avec une copine. J'avais même fait l'acquisition d'un dictionnaire des citations.

Un après-midi, chez ma grand-mère, je lui montre mon carnet. Je lui déclame ma préférée: «La mélancolie, c'est le bonheur d'être

triste. Victor Hugo.» Elle me regarde avec ses doux yeux de grand-mère et me dit: «Ma petite fille, tu es trop jeune pour être triste et mélancolique.»

MIAM-MIAM

Ça fait deux heures grand maximum que j'ai atterri à Paris. Décalage horaire, torpeur, jambes tremblantes. Après avoir déposé ma valise, je descends me chercher un sandwich, un croissant, n'importe quoi pour calmer ma faim et me reposer un peu. Il fait chaud, je porte des jeans et un t-shirt blanc. Depuis longtemps, je ne porte plus de soutien-gorge. À Montréal comme à Paris.

Mais qu'est-ce qui m'a pris? Sur tous les trottoirs que j'emprunte, les hommes me regardent lourdement, me font des clins d'œil, des bruits de bouche. Le pire, c'est celui qui regarde mes seins en me disant miam-

miam. Je croise les bras sur ma poitrine et je rentre en courant.

Le lendemain, j'achète un soutien-gorge. Moi, la féministe.



MÔME

La môme du huitième, le hasch elle aime.

C'est Renaud et ses cheveux jaunes, c'est Renaud et son bandana rouge. C'est moi et mes potes, à vingt ans quand je roulais les plus beaux joints de la bande.

C'était moi, la môme du huitième.

NOYADE

C'est l'été, je me baigne à la piscine quand un ami de mes parents vient me chercher: «Ton père est parti sauver une dame de la noyade!»

En courant vers la plage, je me demande s'il ne lui est rien arrivé même si je sais qu'il est bon nageur. Tout le monde est attroupé autour de mon père, les secours sont là. Il est essoufflé, une dame part sur un brancard.

On recevra à la fin de l'été une carte postale de remerciement, sans adresse au dos de l'enveloppe. J'ai demandé à ma mère: «Comment fera-t-on pour leur écrire en retour?» Elle m'a répondu: «On ne gardera pas le contact, c'est un souvenir qu'ils veulent sans doute oublier parce que c'est un mauvais souvenir. Pour moi aussi, tu sais. J'ai eu très peur.»

Je ne suis pas si sûre qu'elle ait voulu oublier parce que, des années plus tard, j'ai remarqué qu'elle conservait bien précieusement dans son portefeuille la coupure de journal où l'acte héroïque de mon père était relaté.

NUIT DE NOËL

Ma grand-mère m'a raconté que la nuit de Noël qui a suivi la mort de son époux, mon père l'a prise dans ses bras et lui a chuchoté à l'oreille: «Rêve un petit peu, maman...»

Mon père est une sorte de réplique de mon grand-père. Même carrure, même grandeur, même air bourru.

PARVIS D'ÉGLISE

Hochelaga, mois de septembre. Avec P. et M., nous avons organisé une soirée de lecture de poésie. Nous avons invité des femmes à lire les textes d'autres femmes, à la librairie La Flèche rouge.

Dix-huit heures. Les gens arrivent.

Dix-neuf heures. Les gens affluent.

Vingt heures. On doit sortir de la librairie.

On se retrouve toutes et tous sur le parvis de l'église de la rue Ontario. Il fait lourd, on n'a pas de micro et des dizaines de femmes déclament de la poésie devant des centaines de personnes.

On s'époumone, on lit, on écoute, on attend, on se recueille.

On célèbre la poésie des femmes québécoises et c'est un des plus beaux jours de ma vie.



PILULE DU LENDEMAIN

J'ai la gueule de bois. Je suis chez mes parents. On est dimanche, il est midi, je suis encore au lit, la pluie frappe la fenêtre de la chambre dans laquelle je dors. Enfin, j'entends la porte d'entrée se refermer, ils sont partis. Je cherche le numéro de la pharmacie de garde la plus proche. Après plusieurs tentatives, un pharmacien me répond. Il est à une quinzaine de kilomètres du village de mes parents.

Je m'habille, je descends, je suis une zombie. Je sors et prends la petite auto de ma mère. La pluie est battante, comme mon cœur. Je ne sais pas à quoi je pense, sauf que je ne veux pas tomber enceinte. Je me stationne devant la pharmacie, je sonne, j'attends. Le pharmacien entrouvre la porte, me tend une boîte de médicaments et me dit : « Suivez les instructions. Bon courage ! »

De retour dans la voiture, j'attrape une bouteille d'eau. Mon téléphone s'allume, l'ami avec qui j'ai couché la veille, alors que j'étais ivre, me texte : « J'ai vu que tu avais essayé de m'appeler. Je ne peux pas te parler, j'ai un repas de famille. »
J'avale ma pilule.

PLUIE D'ÉTÉ

Je marche sur la rue Saint-Urbain, chaleur écrasante, pluie torrentielle. Mes sandales en cuir sont trempées. Je pleure et mes larmes se mélangent à la pluie sur mes joues. J'ai l'impression qu'une caméra est braquée sur moi, comme dans un tournage hollywoodien. J'ai une énorme décision à prendre et je sais que je vais la prendre même si c'est difficile.

Encore une fois, je vais recommencer ma vie pour mieux la vivre.

PROUST
(QUESTIONNAIRE DE)



Un autre après-midi que je passe avec ma grand-mère, qui est décidément à l'intérieur de beaucoup de mes souvenirs, elle me propose de répondre au questionnaire de Proust. C'est là que j'ai mon premier cours de féminisme : à la question *La réforme que j'estime le plus*, ma grand-mère répond « le contrôle des naissances, l'arrivée de la pilule contraceptive sur le marché, Simone Veil et l'avortement ».

Elle a eu quatre enfants et, là, j'ai compris qu'elle

ne les avait pas tous voulus, qu'elle aurait au moins voulu choisir.

QUI EST-CE ?

Le plus beau cadeau que mon frère m'a offert, ce n'était même pas pour mon anniversaire. J'étais fascinée par le jeu de société *Qui est-ce ?* On ne l'avait pas à la maison et je me débrouillais toujours pour y jouer chez les amis où nous allions.

Un matin, il vient me chercher pour qu'on aille dans sa chambre et me montre sa version du jeu. Il avait tout simplement décidé de me fabriquer le jeu. Après avoir dessiné tous les personnages, il les avait découpés et collés sur des plateaux en carton...

On n'y a pas joué très longtemps, parce qu'on avait du mal à faire tenir les portraits pliés lorsqu'ils étaient éliminés. J'aurais aimé y jouer plus souvent. J'aurais aimé le conserver.

RASPUTIN

Soirée dansante de camping, boule à facettes qui scintille, odeur de coups de soleil et de crème après-soleil, les sandales s'agitent sur le carrelage. Je fais la folle avec mes copines et je prends un plaisir coupable. La prochaine chanson sera sûrement *La Macarena*.

ROUGE À LÈVRES

Ma grand-mère est installée dans notre chambre d'amis pour la fin de semaine. J'aime entrer dans la chambre, regarder ses livres, ses magazines, sa trousse de toilette, sentir sa poudre et son parfum à la pivoine. Elle est près de la fenêtre, je la regarde se donner un dernier coup de peigne. Je lui demande pourquoi elle ne met plus de fard sur ses joues ni de rouge sur ses lèvres depuis que mon grand-père est mort. J'ai l'innocence et l'impudeur des enfants de dix ans... Je

vois dans ses yeux la stupefaction, l'étonnement, la réflexion puis l'acquiescement. Elle me répond alors tout doucement en me prenant dans ses bras: «Je vais en remettre, ma petite fille.»

TIC-TAC

Ce soir, j'ai l'impression que le réveil fait plus de bruit que d'habitude. Il y a des soirs comme ça, me dit-il.

TURBULETTE

Baby-sitting. Je mange du chocolat en faisant mes devoirs. J'entends le bébé pleurer au premier étage. Vite, je monte. Ce bébé blond est debout dans son lit à barreau, emmitouflé dans sa turbulette, on dirait un hippocampe. Il me tend les bras. Je me précipite, ses petits bras agrippent mon cou, sa nuque est trempée, il est tout chaud, il sent bon. Je le berce et le câline jusqu'à ce qu'il se calme...